

Ce texte est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Toute reproduction ou copie par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Tous les personnages de ce texte sont fictifs et tout lien ou toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé serait purement fortuite.

Claude Cognard.

Une femme
Pour
Deux hommes.

Sur la route de Jérusalem.

Du même auteur.

Édition Apopsix Paris.

Livre 1, Paris, Éditions love, une nouvelle façon d'aimer.

Préface Françoise Mariotti – docteur en psychologie.

Éditions Patrick Durand Peyroles.

Livre 2 Claire, le malheur te va si bien – théâtre –

Préface Serge Avédikian.

Livre 3 Tu es trop vieux - Mise à mort d'un cadre – Roman.

Livre 4 Universal spirit, l'esprit universel - Roman.

Éditions Zinedi.

Six femmes pour un homme - théâtre.

ISBN : 979-10-227-1892-9

Claude Cognard.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

1. Chapitre.

Depuis que j'ai quitté, Yvette, ma femme ... pardon, depuis que je l'ai abandonnée... pour incompatibilité d'humeur... J'habite un petit appartement sans âme qui donne sur une courette sans vie. C'est l'ancienne ferme de mes grands-parents, réaménagée. Yvette sait où je suis, mais elle n'a jamais osé venir à ma rencontre.

C'est là que j'écris mes romans, mes poèmes, mes idées... en un mot que je m'active le cerveau avec des théories égotistes dont le seul objectif est de me convaincre que je suis digne de la communauté des hommes.

À deux pas, sur les ruines d'un prieuré, une Sainte Vierge se dresse au croisement du chemin de terre qui s'évade en direction de la Loire et croise la route qui s'enfonce entre des

maisonnettes et autres fermes qui composent notre hameau.

Cette statue, par ses formes et ses couleurs, séduit le faux athée que je suis, surtout depuis qu'elle a été rénovée. C'est là, qu'enfants, ma mère, dans ses moments de doute, nous amenait mes frères et mes sœurs, pour prier.

Cette présence mariale me rassure, comme si cette sculpture d'une autre époque, et à travers elle, toutes les effigies de la Sainte Vierge, symbolisaient le cumul des espoirs d'amour désintéressé, de tolérance totale et d'infinie tendresse maternelle que l'humanité chrétienne a mis dans l'image positive de cette femme incomparable. Oui, c'est cela... l'amour parfait, l'amour intégral !

Lorsque je réfléchis aux émotions que la vierge m'inspire, j'ai l'impression enrichissante d'avoir eu une aventure amoureuse avec elle, et que je la connais de façon très concrète. C'est pour moi, l'image millénaire de notre femme moderne, de notre femme

émancipée, de notre femme éduquée capable de faire jeu égal avec l'homme. Cela étant dit, pourquoi la religion s'est-elle limitée à faire de cette femme, comprenez de la mère de Jésus, une simple génitrice sans plus. Lorsque je suis en colère, je me dis que notre société sera et restera patriarcale, tant que les hommes n'auront pas compris que Dieu, n'est pas de sexe masculin, qu'il est néanmoins, à la fois masculin et féminin et qu'il serait temps que nous disions « Au nom de la mère, de la fille et du St-Esprit ainsi soit-il ! » Ou mieux encore « Au nom du couple père /mère, du fils et de la fille, et de l'esprit saint », dont j'admets que lui puisse être sans sexe, puisque les esprits n'ont pas besoin de copuler pour se perpétuer.

Hier, j'ai passé une partie de la journée à fouiller, ce que mes grands-parents appelaient la « vieille maison » et étrange coïncidence, j'ai découvert, entre deux lattes putrides d'un plancher branlant qui n'a conservé de plancher que le nom, une médaille de la vierge au dos de laquelle était inscrite « M.M »,

les initiales de ma grand-mère, Marie Milan. Synchronisation entre mes pensées du présent et le passé de ma famille, c'est ce que je me suis dit. Il y a des événements dans la vie qui semblent fortuits et qui pourtant doivent dépendre d'une volonté immanente dont nous ignorons tout. Cette découverte m'a occupé une partie de la journée. J'ai nettoyé, poli la médaille, qui avait dû coûter une fortune à l'époque où elle a été achetée. Elle pèse plus de douze grammes, ce qui, aujourd'hui, est devenu rare chez le bijoutier lambda, pour une médaille religieuse. La religion comme le reste doit pouvoir être consommée et remplacée à brève échéance.

J'ai suspendu cette nouvelle relique, à la place d'un vieux pendentif sans intérêt que m'avait offert Yvette et que je portais autour du cou plus par habitude que pour répondre à une volonté esthétique.

La présence de ce symbole marial, sur ma poitrine, me donne le sentiment d'être différent, d'être protégé... On a

beau avoir de l'expérience, on a beau se croire athée, on n'en demeure pas moins superstitieux. Je suis allé sur la tombe de ma grand-mère. Elle est décédée alors que j'étais encore enfant. Le cimetière est à deux pas d'ici. Il y a des années que je n'y avais pas mis les pieds. La tombe n'a pas changé. Elle est recouverte de petits cailloux blancs que Pierre Milan, mon grand-père avait déposés lui-même. Mioche, je le suspectais de les avoir dérobés directement au Petit Poucet.

Aujourd'hui, Pierre Milan est là et ses facéties me manquent.

Je lis et relis la liste des noms gravés sur la pierre tombale, Alfred, un oncle mort à la naissance, ensuite il y a mes arrière-grands-parents... mes grands-parents. Je ferme les yeux et j'aperçois le sourire bienveillant de Marie qui frissonne comme une mauvaise image ORTF, au fond de mon esprit. Une femme, qui a donné la vie à sept enfants, dont le dernier est mort à la naissance, pour moi, est une sainte. Elle appartient à la dynamique

merveilleusement rayonnante qui vient s'inscrire sous le chapitre « Vierge Marie ». Grand-Mère est reliée via mon imaginaire à ces femmes qui initialisent en moi, ce fantasme apaisant dont la statue située dans ma rue, est le symbole. Je me projette quarante-cinq en arrière. Naïvement, je lui fais le serment d'aller prier pour elle, sur la tombe de la Sainte-Verge, que j'ai découverte lors d'un de mes voyages touristiques en Turquie, sans l'avoir le moins du monde préméditer. Cette promesse donne du crédit à mes élucubrations du moment, et ma promesse me semble le seul moyen pour consolider le lien fantasmé entre Marie Milan et Sainte-Marie.

Des oiseaux sans couleurs se sont envolés et je les soupçonne d'avoir entendu mes pensées...ou de les avoir emportées à jamais avec eux, car une fois sorti du cimetière, mon engagement n'a pas plus d'intérêt que les gravillons que j'écrase sur le bord de la route.

2. Chapitre.

L'été refuse de mourir et de laisser sa place à l'automne. Ce matin, sans prêter une réelle attention à Europe Un qui hurle dans ma cuisine, je petit-déjeune sur mon balcon. Réchauffement planétaire, le monde s'en moque ! Mon ordinateur est sur ma droite, un grand bol de café trop chaud refroidit entre une miche de pain achetée la veille, un beurrier en verre, hérité de ma grand-mère, justement. La brise ramène des odeurs de paille et de foin séchant sur les sols battus des fermes des environs. Quelques rayons solaires finissent par faire éclater les dernières résistances de l'ombre et de la fraîcheur matutinale avant de venir s'étaler sur mon repas.

Je parcours la presse locale.

Le dernier sous-marin nucléaire lanceur d'engins partira dans les jours à

venir, pour sa première mission. Je souris en me remémorant le temps de mon service militaire comme matelot breveté secrétaire, à l'état-major à Brest. J'aurais été incapable de partir en plongée dans un de ces engins capables de se tapir sur les fonds marins des mois durant. Cette perspective de redevenir en quelque sorte, un nourrisson partageant un espace restreint avec d'autres marinières, m'effrayait, comme si l'on avait demandé de refaire à l'envers, le chemin vers le sein maternel et d'accepter d'y revivre le temps d'une nouvelle gestation. Je tourne les pages du journal. Une femme est morte sous la violence d'un homme dont elle était tombée amoureuse, via Internet. La télévision en a parlé hier soir et la radio ne cesse d'en répéter l'info. Les médias se déchaînent et accusent Facebook d'être le lieu de tous les excès et de toutes les débauches.

Un léger froissement, et j'ai replié les pages du canard ... Je rentre chez moi, et arrête la radio.

- Assez ! Protesté-je en lançant « Imagine » de John Lennon sur mon lecteur de DVD.

Je regagne ma place sur le balcon. Ici, c'est le calme général. Seul un avion laboure bruyamment le ciel en oubliant derrière lui un long panache de fumée blanche.

Il y a bien longtemps que les enfants des couples, qui vivaient dans notre village, l'ont déserté pour aller se réfugier à la ville. Les fermes se sont vidées et, nostalgique de mon enfance, je me souviens de ces rencontres familiales, avec oncles, tantes et cousins qui se tenaient dans le hangar, là, derrière. Hier, j'ai erré dans les bâtiments, le poulailler est vide, il n'y a même plus les leurres que par jeu, je reportais à ma grand-mère. Le hangar garde encore des traces d'une activité lointaines, un vélo au cadre rouillé, aux pneus entourés de bandages, est resté suspendu au mur... Ici, mes souvenirs sont creux.

Deux femmes, la mère et sa fille, occupent la ferme voisine, jamais, je ne

leur ai adressé la parole et je parie que, jamais nous n'échangerons un mot, elles et moi. La fenêtre de mon bureau donne directement sur la chambre de la jeune femme. Ces voisines ne m'intéressent pas et je ne les intéresse pas. Je suis seul, ravi de l'être... la société m'ennuie, la société m'agace avec son arrogance et son désir permanent de tout décider à la place des citoyens qui la composent. Les politicards m'ennuient avec leurs idées toutes faites, leurs formatages d'énarques, leurs solutions qui oublient la paix et l'amour.

Étrange monde, sans espoir social et sans repères logiques ! S'il fut un temps où l'espoir et les repères semblaient avoir été abandonnés à nos parents, voire grands-parents, aujourd'hui ce n'est plus le cas. Nous préférons vivre entre la télévision et nos ordinateurs.

J'ai été licencié de mon poste de directeur de bijouterie, il y a déjà dix ans. Après mon congédiement, ma femme et moi avons coexisté sous le même toit aussi longtemps que j'ai

perçu les Assedic. Puis, dès que je n'ai plus pu faire face aux exigences de confort que notre niveau social nous imposait, son esprit et le mien ont cessé de se rencontrer. Étranges alchimies qui contrôlent les êtres et les poussent à s'unir ou à se désunir. Mes deux enfants travaillaient déjà à l'étranger, je ne connais pas mes petits-enfants.

Chez nous, dans cette plaine de campagne, où j'ai trouvé refuge, je ne compte plus le temps, il s'est effacé alors que grandissait la souffrance d'être devenu un « sans-famille », la souffrance d'avoir été oubliée. Dehors, il y a des arbres, de grands peupliers qui dressent leurs têtes au-dessus des fermes isolées, elles aussi. Ils sont alignés de façon militaire, au garde-à-vous, face à l'Ouest, où le soleil visible ou non tombe sans logique tous les soirs, en étirant sur le sol, à la pointe de ses rayons, leurs longues et frissonnantes ombres végétales. Régulièrement je vais courir le long de la Loire, entre ce que nous appelons ici, les gours, qui ne sont que des bras ou